

EMMANUELLE POL

DU MÊME AUTEUR

—

*La douceur du corset.* Finitude, 2009.

*L'atelier de la chair.* Finitude, 2011.

# *L'homme sans bagages*

ROMAN



finitude  
2013

*Gardons-nous d'estimer un homme heureux avant  
de voir son dernier jour, et qu'il ait atteint le terme  
de sa vie sans subir de souffrance.*

Sophocle,  
*Œdipe-Roi*

*J'ai toujours tenu l'identité sociale pour la seule iden-  
tité réelle; et l'autre, la prétendue identité personnelle,  
pour une illusion totale autant que tenace...*

Clément Rosset,  
*Loin de moi. Étude sur l'identité*

## 1.

On faisait cercle autour de deux longues boîtes en bois clair posées sur des tréteaux, trop hautes pour que l'enfant puisse en apercevoir le contenu. Seuls quelques visages lui étaient vaguement familiers, oncles et tantes du côté maternel, connaissances et voisins qu'il avait en de rares occasions aperçus chez ses parents, et qui tournaient de temps en temps vers lui des mines navrées.

On l'avait habillé d'une culotte anglaise en velours gris qui lui battait les mollets et dont les bretelles trop larges se croisaient dans son dos sur une chemise brodée, tenue certainement récupérée d'une première communion et qui lui conférait une pathétique

dignité de petit lord Fauntleroy. À cette époque, S. n'était encore qu'un garçonnet potelé de sept ans, précocement lunetteux, aux dents de lapin, aux cheveux bouclés et au front têtue. Ses jambes dodues aux genoux rentrés, ses joues rebondies et une bouche rose et gourmande atténuaient l'air trop sérieux que lui donnait son regard gris déjà perçant derrière la lourde monture qui lui mangeait la frimousse.

Silencieux, il observait de tous ses yeux, cherchant à comprendre. Son papa et sa maman avaient eu « un accident de voiture », lui avait-on expliqué. Ils s'étaient « endormis pour toujours » déclaraient les uns, lui serrant les mains et le priant d'être courageux... Ils étaient « montés au ciel » affirmaient les autres, levant vers le plafond des prunelles éplorées... Ils avaient été « emboutis », « percutés » et même « écrasés » avait-il entendu dire, et son cœur se serrait horriblement tandis qu'il tâchait de les imaginer, aplatis comme le chat qu'il avait aperçu un jour sur la chaussée, la pupille vitreuse et le poil coagulé. Voilà pourquoi, sans doute, on lui demandait d'être courageux. Et il se promettait de l'être lorsqu'il les retrouverait, de ne pas pleurer et de serrer les dents, comme lorsqu'on désinfectait sur son genou une blessure qui saignait beaucoup... D'ailleurs, comment allait-on les soigner ? Voilà qui n'était pas clair ! Allait-on appeler le docteur ? Était-on à l'hôpital ?

Allait-on enfin les réveiller ? Descendraient-ils du ciel ? C'est ce qu'il ne parvenait pas à comprendre, pas plus que le sens de cette étrange réunion dont il n'avait jamais connu d'équivalent.

Mais voici qu'on se penchait vers lui pour lui annoncer que ses parents se trouvaient là, dans ces deux boîtes, qu'il fallait « leur dire au revoir » et « réciter une petite prière au Bon Dieu »... On ne priait guère à la maison, et le bambin, ne sachant que dire, avait bravement tenté de reproduire le signe de croix que son père lui avait enseigné, après lui avoir plongé le bout des doigts dans une conque en pierre remplie d'eau fraîche, un jour qu'ils étaient entrés dans la cathédrale.

« Je vais te montrer un trésor », lui avait alors chuchoté le paternel. Il l'avait ensuite entraîné dans un coin sombre devant un grand tableau représentant un mouton debout sur une table, tout auréolé de rayons et autour duquel des anges faisaient cercle, un peu comme l'on faisait aujourd'hui. D'ailleurs, le mouton était justement blessé, se rappela l'enfant, qui avait été vivement impressionné par le jet de sang jaillissant tout droit de la poitrine de l'animal dans une coupe d'or...

Et voici que tout s'embrouillait dans son esprit, l'accident de voiture, l'agneau sacrifié, le chat écrasé, le jet de sang, le souvenir de cette visite, sa main

dans la grande main chaude de papa dont la voix tremblait légèrement pendant qu'il lui expliquait à voix basse l'histoire de ce tableau — et un poignant désir de revoir ses parents l'étreignait tandis qu'il se retenait de toutes ses forces de fondre en larmes, sans même savoir pourquoi...

Après un certain temps, des hommes en noir étaient entrés dans la pièce, munis de chapeaux hauts de forme, d'une caisse à outils et de longs couvercles qu'ils avaient sorti d'on ne sait où. On ne lui avait pas laissé voir les deux défunts, et ce n'est que de loin, soulevé par une grande personne, qu'il avait été encouragé à souffler un baiser vers les cercueils encore ouverts. L'espace d'un instant, il avait pu apercevoir deux vilaines figures allongées entre des capitons et du frou-frou mauve. Leur visage aux yeux clos ressemblait à du plâtre, leurs cheveux à de l'étoffe, leur menton pointait horriblement, il reconnut au passage avec indignation une robe de sa mère qu'on avait volée, sans doute, pour habiller l'une de ces affreuses poupées. Il y avait eu un grand remue-ménage, des gens étaient entrés, d'autres sortis, on s'inclinait avant de quitter la pièce. Quelqu'un l'avait pris par la main. Comme dans un rêve, il avait suivi le petit groupe tandis qu'on embarquait les bières dans une fourgonnette.

Puis il y avait eu l'interminable cérémonie à l'église :

il se rappelait confusément de gens qui se levaient et s'asseyaient sans cesse, de sanglots, de chants lugubres, et surtout, de l'encensoir longuement balancé, dont l'épaisse fumée à l'odeur douceâtre faisait vaciller la flamme des cierges... Les deux caisses avaient réapparu devant l'autel, déposées sur leurs tréteaux par les hommes en noir, et on avait placé sur l'une d'entre elles une photo des conjoints décédés. Radieux, ils marchaient sur un boulevard, lui un peu dégingandé en costume croisé, un borsalino planté sur la tête, une cigarette à la main, elle toute petite, bien droite dans son tailleur strict, pendue à son bras et tournant vers lui un sourire éclatant. Vers qui s'avançaient-ils ainsi, heureux, confiants, épanouis ? Le petit garçon peinait à reconnaître ses parents dans ce couple d'amoureux, et pourtant, quelque chose l'attirait irrésistiblement vers ces silhouettes dont il ne pouvait détacher les yeux.

Sur le perron, il avait fallu subir des baisers d'inconnus, messieurs aux moustaches piquantes, dames au rouge à lèvres gluant qu'il essayait du revers de la main, des gens qui défilaient devant lui, des salutations, des tapes sur l'épaule, puis de longues palabres devant les voitures.

Enfin, il y avait eu un second trajet en auto — et soudain, au bout d'un chemin, une modeste bâtisse blanche entourée d'un jardin. Après l'agitation de la

matinée, tout, ici, respirait la paix et l'harmonie. Le silence était à peine troublé par des gazouillis d'oiseaux, des dalles serpentaient dans le gazon d'un vert frais, un rayon de soleil caressait des massifs en fleur... Il émanait de ce lieu un sentiment de joie et de sérénité qui avait quelque peu rassuré l'enfant. On était entré en procession dans le bâtiment. Ensuite, tout s'était passé très vite : un rideau écarté, quelques notes de musique, et puis la rose qu'on lui avait fait lancer sur un tapis roulant qui s'enfonçait dans une sorte de tunnel dont les portes, lentement ouvertes puis brusquement refermées, lui avaient rappelé le théâtre guignol où sa mère l'emmenait l'été. Et ce fut tout.

Dans la voiture du retour, le petit garçon épuisé s'était endormi, roulé en boule sur le siège arrière ; et tandis qu'il sentait vaguement quelqu'un passer une main sur sa joue, des bribes de phrases lui parvenaient, des mots dont il ne saisissait pas le sens mais qui résonnaient sinistrement, tournoyant autour de lui comme des oiseaux noirs dont l'aile semblait le frôler :

« Pauvre petit... si jeune... orphelin... condamné... », disait l'un.

« Terrible... répondait l'autre, une tragédie... ».

« Destin difficile... parents maudits... », ajoutait un troisième, tandis qu'une dernière personne répétait à intervalles réguliers d'une voix résignée : « Que voulez-vous, c'était écrit ! »

## 2.

Comment avait-il appris l'accident ? Qui le lui avait expliqué ? Qui l'avait pris en charge jusqu'au jour des funérailles ? Même parvenu à l'âge adulte, S. ne parvint jamais à s'en rappeler. C'était comme une faille, une sorte de tache aveugle : sa mémoire ne lui fournissait qu'un blanc absolu entre l'enterrement et les quelques souvenirs qu'il conservait de la vie avec ses parents — couple atypique dont il était l'unique et tardif rejeton et dont il savait, à vrai dire, bien peu de choses...

De son père, déjà âgé lors de sa naissance, il gardait l'image d'un grand monsieur à cheveux gris et à lunettes d'écaille, personnage doux et rêveur dont la

silhouette un peu courbée et les perpétuelles inventions s'étaient, avec les années, fondues dans son esprit en une sorte de réplique de Monsieur Hulot. Il le revoyait, dévalant un talus en bras de chemise et derbies bicolores pour lancer du bout de son long bras un prototype d'avion miniature, ou développant des photos dans le noir d'un cagibi, penché sur les bassines en plastique multicolores dont il extrayait de larges épreuves ruisselantes qu'il pendait ensuite par des pinces sur un fil...

Fils aîné d'une grande lignée de négociants, cet original avait renoncé à une carrière artistique pour entamer des études d'ingénieur que la première guerre, traversée à vingt ans comme pilote de chasse, l'avait empêché d'achever. De retour du front, bouleversé par ce qu'il avait vu, incapable de se concentrer et assailli de cauchemars, il avait dû se replier sur un emploi de complaisance dans l'affaire familiale. La seconde guerre, qui s'était rapidement soldée par une blessure à l'épaule, était venue mettre un terme définitif à cette médiocre carrière, et faire irrémédiablement basculer son esprit dans une sorte de dilettantisme poétique et angoissé.

Quant à sa mère, c'était une jeune fille méridionale vive et menue, petite dernière d'une tribu d'émigrants grecs atterrie par hasard dans cette région de charbonnages, qui avait hérité de ses origines hellènes

une chevelure de jais, des prunelles du bleu intense de la mer ionienne, et un caractère de braise. Le père de S. était fou d'elle, mais craignait comme la peste ses explosions de colère : S. gardait un souvenir assez précis du vieux monsieur, à moitié tourné vers lui et lui adressant force clins d'yeux cependant qu'il tentait, par diverses ruses, de calmer l'un de ces accès de fureur qui éclataient régulièrement, aussi brusquement qu'un orage dans le ciel d'été, chez la jeune femme...

L'histoire de leur rencontre, dans un bal populaire de cette ville du Nord où l'ardente demoiselle à peine âgée de seize ans faisait chavirer les cœurs en valsant au bras des badauds, et où l'élégant bourgeois était entré par hasard, était célèbre dans la famille ; S. avait à plusieurs reprises entendu évoquer ce coup de foudre tardif et l'amour intense qui avait lié ce couple particulier : le père de S. était âgé de cinquante-cinq ans, et l'adolescente lui avait, disait-on, fait perdre la tête. Déjà marié et père de deux enfants, il avait tout quitté pour vivre avec cette petite ouvrière de près de quarante ans sa cadette, bravant ainsi triplement les convenances et provoquant dans son entourage un scandale considérable.

Malheureusement, il apparaissait qu'il n'était jamais parvenu à assurer la subsistance de sa nouvelle famille et qu'il avait été, à la suite de ces événements,